

11 Res

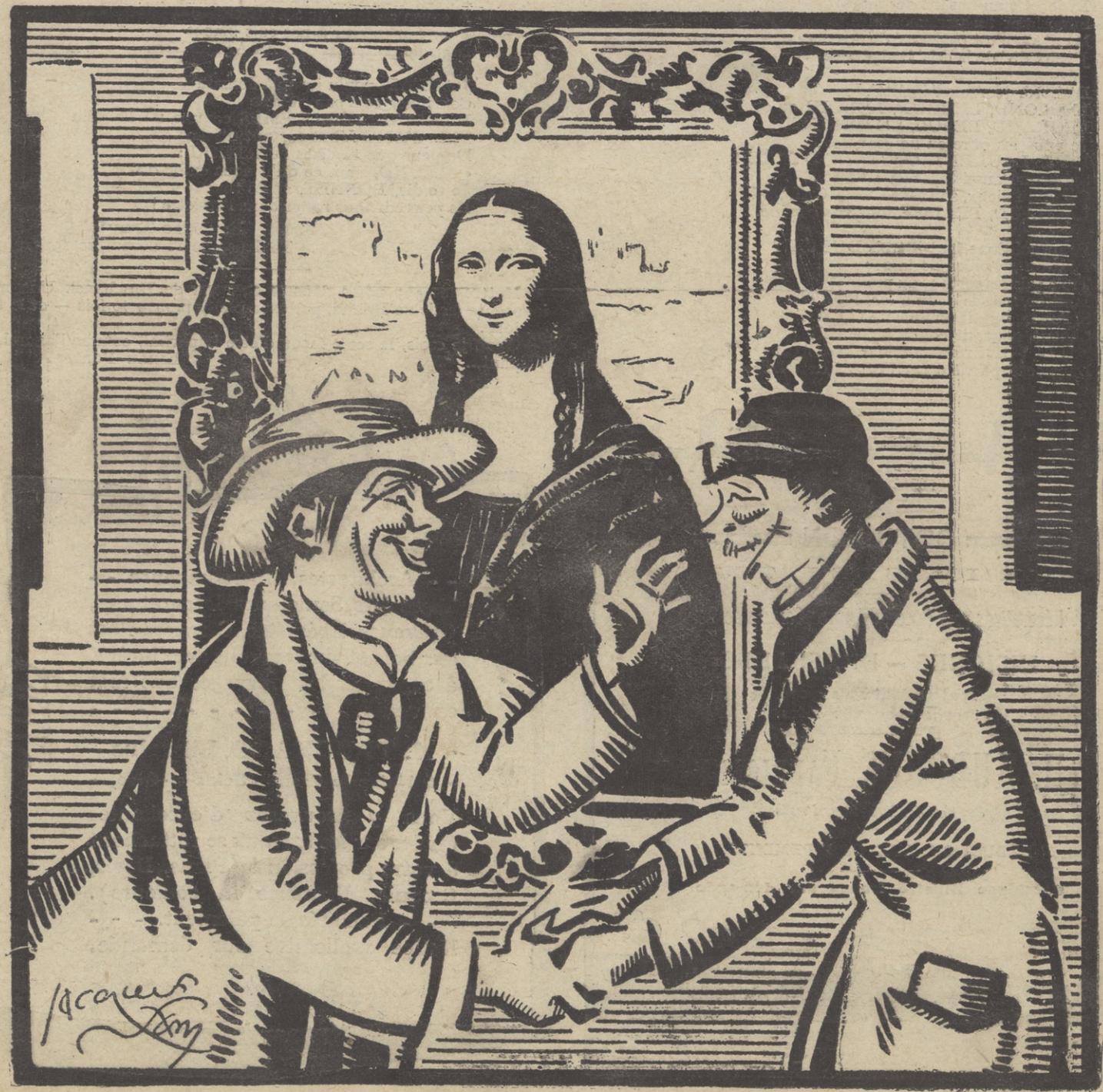
15 Centimes

N° 5. — Samedi 20 Décembre 1913

Le Bonnet Rouge

LE RETOUR DE L'ENFANT PRODIGE

A la mémoire de Dujardin-Beaumetz.



— Hélas ! on a déjà tué le veau gras !...

(Dessin de NAM.)

8 Bd DES ITALIENS
(ADRESSE PROVISOIRE)
TÉLÉPHONE : BERGÈRE 44-51.
— ; —
Secrétaire général :
EUGÈNE MERLE

RÉDACTEUR EN CHEF :
MIGUEL ALMEREYDA
Le "Bonnet Rouge" paraît tous les samedis



ABONNEMENTS :
France et Colonies :
Un An, 7 fr. 50. Six mois, 4 fr. 50
Union Postale :
Un An, 10 fr. Six mois, 5 fr. 50
Administrateur :
PAUL RAOULT

LE CONCOURS DU JEU DE MASSACRE

LES PREMIERS VOTES

Air : *Musique de Chambre (naturellement !)*

Comme je suis de ceux, nombreux,
Qui se fich'nt de la République
Je prends mon bon stylo verveux
Tout plein d'unè encre antipathique.
Et je vais au hasard des mots
Supprimer tel parlementaire
Mém' s'il n'est pas caus' de nos maux,
J'veux dir' de la cris' budgétaire.

D'abord, je veux l'égalité :
LEBLOND, LEBRUN, LENOIR qu'on LHOSTE !
LEGRAND, LEFOL, LE HERISSE
Je vous les offre en holocauste.
Pas de LAURENT, COUTANT D'IVRY !
Supprime aussi Mossieu LEPINE
Car, mon vieux, son nom C'EST ÇAL' DIS !
LACHAUD, PELISSE font triste mine.

Pourquoi donc faut-il trois DUPUY ?
Peut-on gaspiller de la sorte ?
Trois Vérités sortant du puits
Faut en mettre deux à LA PORTE.
Si l'on mangeait un jour FAILLIOT
Chacun pourrait courir à SELLE
MILL' VOIX résonneraient bien haut
Dans cett' partie d'LAN'SSAN excelle.

Puisque KLOTZ se rit des jeunets
Qu'on l'supprime au nom d'la jeunesse
NERON à cause de son nez...
Foin de l'anonyme ANDRÉ S...
Dé LOGES, le BAUDET, l'AJAM
A cause de leur air SEVÈRE
Pour fair' plaisir à nos culs blancs
Nous ne parlerons plus d'LAFFERRE.

J'AURAI voulu jusqu'à demain
Continuer cett'pauvre scie
B...RIAND, CHAUTEUPS comme un bambin
Plein d'AMOUR et surtout d'folie
De peur que tu dises BARTHOU :
« SECOND, vrai, ce qu'il nous embête »
Je te dis, BONNET, après tout
Ils peuvent tous rester dans l'assiette !

ELY MAC TERUA.
Toulouse, le 11 décembre 1913.

Mettre les 597 noms dans le chapeau de Deschanel. Une main innocente (celle de Briand, par exemple) y plonge 70 fois — et le tour est joué.

C'est, je crois, la seule façon d'être impartial, comme l'anarchiste Vaillant...
EMILE PORTAL.

COTILLON

ARTICLES DE FÊTES

Décorations pour Noces, Coiffures, Carnets de Bal

INSIGNES — BRASSARDS

Tout ce dont vous aurez
besoin pour vos fêtes

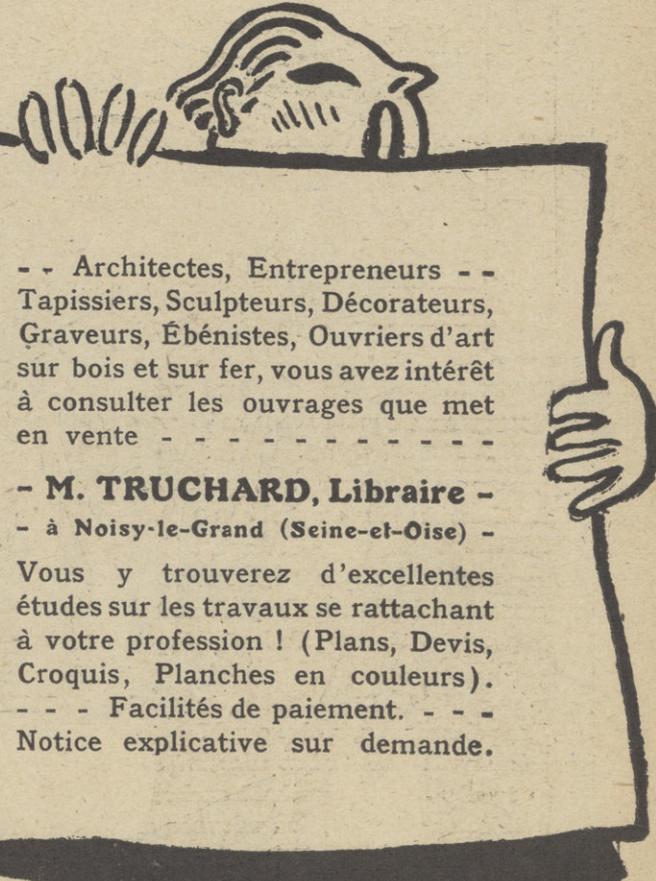
H. AUDOUIN, FABRICANT

81, rue Beaubourg, Paris

RÉDUCTION AUX GROUPEMENTS

Catalogue illustré franco sur demande





- - Architectes, Entrepreneurs - -
Tapissiers, Sculpteurs, Décorateurs,
Graveurs, Ébénistes, Ouvriers d'art
sur bois et sur fer, vous avez intérêt
à consulter les ouvrages que met
en vente - - - - -

- M. TRUCHARD, Libraire -
- à Noisy-le-Grand (Seine-et-Oise) -

Vous y trouverez d'excellentes
études sur les travaux se rattachant
à votre profession ! (Plans, Devis,
Croquis, Planches en couleurs).
- - - Facilités de paiement. - - -
Notice explicative sur demande.

Quels effluves mystérieux exhalent donc les murs des Cabinets ministériels pour rendre aussi rapidement et aussi parfaitement stupides des hommes qui s'imposaient par leurs qualités intellectuelles?

Mon Dieu! que les hommes d'Etat sont bêtes!... Si vous avez le souci de l'intelligence d'un ami, n'en faites jamais un ministre...

Voyez Doumergue; voyez Caillaux.

Ne parlons pas de Doumergue?... Soit! ne parlons pas de Doumergue. Mais Caillaux? Ce n'est pas un imbécile, Caillaux. Sembat l'a dit: c'est une tête; c'est même une riche tête! A Pau, si cette tête n'a pas emballé tout le monde, c'est parce que nous n'osons plus nous emballer sur la mine des gens, parce que nous n'osons plus surtout le laisser voir. Mais, on peut bien le dire, n'est-ce pas? nous étions tous séduits.

Enfin, il se trouvait dans ce pauvre, ce malheureux parti radical, quelqu'un qui avait quelque chose quelque part. Un homme qui avait exercé le pouvoir, appelé peut-être à l'exercer encore le lendemain, comprenait tout de même que la netteté, la fermeté, la brutalité même, sont souvent la plus opérante des habiletés. Le parti radical se sentait de nouveau... tousser. Il fallut d'abord un moment pour s'y faire; mais on s'y fit. On s'y fit très bien. Mon ami Jouhaux lui-même, sans oser l'avouer, voyait ça d'un œil sympathique.

Patatras! voilà Caillaux ministre. Et la tête fait figure de pied. Fini les audaces de Pau. On s'est poudré la cerise. On rentre les ongles, et, les bras en rond, la bouche en cul de poule, on sourit gentiment, niaisement, pour montrer qu'on a du savoir-vivre. Et la droite se roule. Quoi! c'est ça votre ministère de gauche!... C'est pour ça que vous avez toutu Barthou par terre!... Ohé! les unifiés!...

Ils font une drôle de binette, les unifiés! On comprend ça. Painlevé a eu beau se pendre aux basques de Jaurès, le prier, le supplier (il avait les larmes aux yeux, ce brave Painlevé!) de voter, lui et ses amis, pour le ministère, les

unifiés n'ont pas marché. Ils ont eu raison, car enfin, entre nous, hein? on s'offrirait un peu leur portrait!

Ça a failli tourner mal, cette querelle d'amoureux. Un moment on a perçu comme le bruit d'un craquement. C'est Doumergue qui l'a perçu le premier. Il faut lui rendre cette justice que ça n'a pas traîné. Quand il a vu, après la première prise de bec, qu'il était encore sur ses pattes, il est monté à la tribune, le bon Nîmois, et de là il s'est frappé la poitrine, en prenant le ciel à témoin de sa fidélité à ses amours premières. Il était beau!... « C'est toi que j'aime », criait-il à l'extrême-gauche. Et l'extrême-gauche, après quelques manières et quelques moues, s'est jetée dans les bras du gros garçon, toute frémissante et comme pâmée. C'était presque indécent!

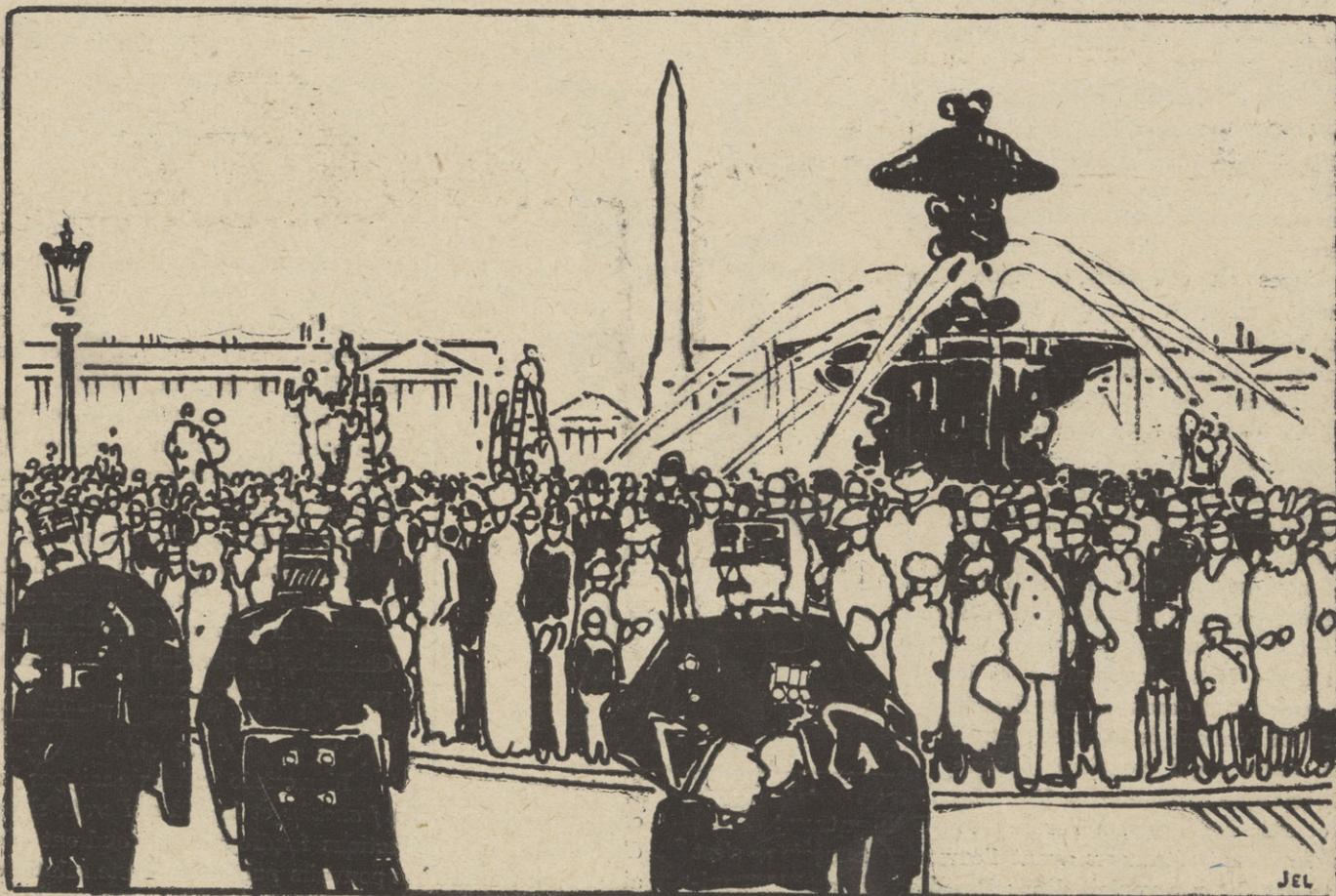
Depuis, elle s'est ressaisie, la coquette. Elle a pris des mines de demoiselle réservée.

Qu'elle ne se ressaisisse pas trop. La comédie en amour est parfois dangereuse. L'amoureux se pique et file vers d'autres amours. Et c'est généralement la petite qui en est la plus vexée et qui souffre.

Il n'est pas reluisant, l'amoureux? On le sait. Il manque d'allure et de panaché? qui le conteste? Mais tu n'as pas le choix, sais-tu, petite! C'est celui-là ou un autre Barthou: Briand, Millerand, ou leur frère. Il y a là-bas, à l'Élysée, un beau-père qui tient des gendres en réserve. Méfie-toi, petite! ceux-là sont des gars solides, mais ils portent à droite — et à moins que tu n'aimes les coups...

Il est benêt, ton promis?... Secoue-le! dégourdis-le! Maintenant que tu t'es montrée grande fille, que tu as prouvé ton caractère, sois gentille!...

Je ne te dis pas de te rouler à ses pieds. Comme tous les hommes il a besoin de te sentir toujours un peu indocile. Mais puisque tu es encore obligée de te mésallier, couche avec celui-là, petite; il vaut mieux, pour les enfants qui en sortiront, que ce soit notre parti qui tienne la chandelle que M. le comte de Mun! MIGUEL ALMEREYDA.



FOULES



TRAHISON !...

“ Le Bonnet Rouge ” démasque un traître... et ce n'est pas un juif !

Nous sommes trahis.

C'est pour le *Bonnet Rouge* un devoir impérieux de le crier à la face du monde.

Nous sommes trahis.

En pleine chambre des députés, au cœur même des commissions chargées de la défense nationale, un émissaire de l'empereur d'Allemagne opéra.

Il fut presque ministre. Il allait même hier être ministre de la guerre : Barthou le lui avait promis, et il comptait bien succéder à M. Etienne.

La semaine dernière, cet homme, aux applaudissements d'un certain nombre de députés, dupes ou complices, a dénoncé les emprunts étrangers. Par une tactique d'habile chantage, il espérait ligoter le gouvernement et la Patrie pour la livrer, pieds et poings liés aux barbares prussiens.

Il y a deux manières de trahir un pays, celle qui consiste à livrer à l'ennemi les plans secrets de sa défense, et celle qui consiste à l'isoler, à écarter de lui toutes les sympathies et tous les concours. La première manière est celle des imbéciles et n'est guère préjudiciable, à la vérité. La seconde est celle des espions avertis, des traîtres affinis. Briser les amitiés et les alliances qui sont la garantie de la France, précipiter vers l'ennemi de l'Est les grandes et petites nations qui venaient à nous, telle est la tactique appliquée par M. André Lefèvre et ses congénères, à l'ordre de la Wilhemstrass !

« Pas d'emprunts étrangers avant l'emprunt français », s'est écrié le traître. Et cela voulait dire : Pas d'argent aux Balkaniques, pour les jeter dans les bras de l'Autriche. Pas d'argent



pour les chemins de fer stratégiques russes, pour éviter à l'Allemagne une diversion rapide sur sa frontière de l'Est...

C'était trop clair et trop abominable.

Le *Bonnet Rouge* s'est mis aussitôt en campagne pour trouver les documents établissant définitivement la trahison.

Hélas ! Si nous doutions encore, les pièces que nous avons maintenant entre les mains ne permettent aucune hésitation : M. André Lefèvre est un traître.

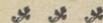
Les preuves ? Nous les avons.

Nous tenons à la disposition de la commission d'enquête que la Chambre, après nos révélations, ne pourra manquer de nommer, le texte même du discours de M. André Lefèvre, écrit tout entier de la main de Guillaume II (les corrections seules sont de M. Bethmann Holweg).

D'ailleurs, M. André Lefèvre n'en est pas à sa première trahison. Agent du Syndicat, naguère, il fit voter par le Conseil municipal de Paris l'achat de l'ignoble livre d'Urbain Gohier : *L'armée contre la nation*.

Cette fois, voilà le traître définitivement démasqué. Le *Bonnet Rouge* a fait son devoir. Au tour du Gouvernement et des Chambres de prendre les mesures de salut public qui s'imposent.

EMILE MASSARD.



Bien que le traître ne soit pas Juif, nous comptons que l'*Action française* et la *Libre Parole*, si prompts, d'habitude, aux déductions foudroyantes, voudront bien nous aider à contraindre les pouvoirs publics au geste salutaire qu'attendent, dans l'angoisse, tous les honnêtes gens.

UN GESTE ÉLÉGANT

Sur les murs de Nancy, une affiche : le Couarail. Ainsi se dénomme l'académie du crû.

Les trois grands hommes de la région ont donné : M. le général Lyautey, qui fit déterrer un cadavre de Marocain, mort en combattant et inhumé depuis une quinzaine, pour en extraire un tronçon de sabre réclamé par les héritiers d'un officier (strictement exact); M. Maurice Barrès, qui, compatriote de Jules Vallès, marqué indélébilement de l'accent natal, renie — fi ! — l'Auvergne, sa petite patrie, pour s'aller enraciner en Lorraine, comme il troque son tablier de galant jardinier du jardin de Bérénice contre l'uniforme de gardien des Tuileries, préposé aux mœurs (O Renan, qui l'eût dit? O France, qui l'eût cru?); enfin M. le comte d'Haussonville...

Ce nom seul, ainsi que dans la *Belle Hélène* chère à son père, me dispense d'en dire plus long: M. le comte d'Haussonville étant le prototype d'une espèce physique, d'un genre littéraire et d'un état mondain, qui sera classé à sa date, servira de pièce démonstrative et justificative, plus tard, quant aux modifications profondes de l'état social.

On le tirera de sa boîte. On dira: « Voilà comment ils avaient le crâne fait » On lira quelques pensées de lui: « Voilà ce qu'il y avait dedans » On citera quelques anecdotes savoureuses. Et les adolescents, édifiés sur la pré-histoire, béniront leur époque.

Cependant, de même que les plus fermes républicains, à moins que d'être des sectaires imbéciles, rendent justice au goût délicieux, à la grâce délicate, à l'élégance innée du XVIII^e siècle par exemple, on aimerait reconnaître, en l'un des vestiges de cette société disparue, quelque-une de ces vertus trivoles qui faisaient jolie façade au néant du reste.

Et voilà que, devant cette affiche, un souvenir me revient de l'autre été.

Il y avait Congrès de la Paix, à Genève, c'est-à-dire que des gens honorables et honorés dans leur pays, y occupant souvent des situations importantes, âgés pour la plupart, étaient venus de tous les points du monde, afin de se concerter quant aux moyens d'éviter les carnages, les ruines, les deuils.

On peut les blaguer (ils y sont insensibles); on peut douter de leur succès, en vertu de cet axiome si souverainement intelligent: « Puisque ça s'est toujours fait, ça se fera toujours! » appliqué à la guerre, mais ils sont habitués, soit de la part du peuple, où qu'ils aillent, soit de la part des pouvoirs publics, soit de la part des gens cultivés, à de grands égards.

L'hospitalité de Genève fut inoubliable de cordialité; on siégea dans une atmosphère de sympathie et de compréhension très précieuse. Et la municipalité s'ingénia, dans le peu de jours dont nous disposions, à nous révéler toutes les beautés de la ville et des alentours.

Un pèlerinage à Coppet s'imposait. Qui, plus que Mme de Staël, fut l'ennemi de la guerre? Qui, davantage, sapa inlassablement l'autel du dieu de la conquête?

Ce n'est pas trop que de quelques fleurs et de quelques hommages, après un siècle, pour reconnaître et récompenser l'effort de ce génie féminin. En lui s'incarnèrent toutes les plaintes des sœurs, tous les gémissements des épouses, toutes les malédictions des mères, l'anathème de tout un sexe, aux cœurs et aux flancs déchirés!

Mais M. le comte d'Haussonville, propriétaire du château, descendant de Mme de Staël, et hostile à la paix, déclara

que la porte de Coppet resterait fermée pour « ces gens-là ».

Ces « gens-là » étaient le baron Bonde, haut dignitaire de la cour de Suède, le professeur Charles Richet, de la Faculté de Médecine, des sénateurs, des députés, des écrivains, des artistes, des femmes...

Ils en sourirent — de pitié — tandis que, moins philosophes, les édiles de Genève s'indignaient. Et l'un d'eux me dit, avec bonhomie.

— Si ce sont là les « belles manières », mieux valent les façons de chez nous.

Oh! combien! bon Genevois!... Mais si on leur retire la courtoisie, à ces « représentatifs » du vieux jeu, que leur reste-t-il?

SÉVERINE.

PETITES PROSES

Au Moulin de la Galette : LA SOURIS



C'est un petit animal.

Un soir elle surgit, toute menue. De quel trou? On ne sait. Sa vêtue est simplette, mais les mains sont gantées de gants soigneusement reprisés.

Le chapeau? Un feutre masculin dépouillé de son ruban et remplacé par un chiffon clair et un bouquet de cerises.

Elle s'installe à une table où elle a été invitée sur sa gentille mine. Elle boit à petits coups et dit peu de mots. Elle

rit d'un joli rire qui fuse à la moindre plaisanterie, cependant que ses petits yeux furètent.

Elle danse de toutes ses jambes. Elle est très gaie, avec mesure. Convenable; pas trop. Et elle ne manque pas un soir de bal.

Ne l'invite pas qui veut. Elle choisit, elle rit et plaisante avec les Artistes. Elle sourit et fait des mimés avec les messieurs « bien ».

Elle accepte toujours à souper; puis elle disparaît

— Que fait-elle? Dans le jour, on la rencontre quelquefois sur les boulevards: fait-elle des courses ou le trottoir?

Au Moulin elle apparaît un soir un tantinet plus sérieuse: « Quelles chaussures! » Elle rit. Puis c'est le chapeau et la robe qui s'ennoblissent: elle rit moins avec ses amis les Artistes.

Quelle est cette jeune femme élégante, fine, drapée de fourrures et qui marche vite vers une table réservée, suivie d'un Monsieur « bien »? C'est elle!

Les camarades sont délaissés. La souris leur sourit, très vite, furtivement, en passant, sans bouger la tête. Elle ne danse plus qu'avec des femmes.

La souris a trouvé un « Hollande ».

(Illustrations de GIR.)

PUCK.



sous notre bonnet



La Maison-Rouge

Est-ce que les affaires de la maison qui dresse, à l'angle du boulevard et du faubourg Poissonnière ses murs qu'on dirait fraîchement écorchés, iraient mal ?

Un rien, mais un rien très significatif, semble l'indiquer. Jusqu'au 1^{er} décembre, le *Matin* se glorifiait, sur sa manchette, d'être le seul journal français reliant, par ses fils spéciaux, les grandes capitales de l'Europe. Depuis, la manchette a changé. Le *Matin* se borne à se prétendre « le premier informé », sans plus dire comment il justifie cette prétention.

Bref, par raison d'économie, le *Matin* a supprimé ses fils spéciaux : il s'épargne, ainsi, une dépense de 60.000 francs par an.

Depuis l'interdit des chands de vins ça n'était pas allé aussi mal.



D'autre part, M. Maurice Bunau-Varilla, qui, jusqu'alors, se bornait à être « le principal actionnaire » du *Matin* vient, dans une récente assemblée, de se faire donner le titre de « conseiller politique », aux appointements de 240.000 francs par an. Sans doute l'état de ses affaires personnelles rendait-il urgent ce petit supplément ?



La chute du cabinet Barthou, que la Maison-Rouge soutenait de toutes ses forces, a jeté le marasme dans le haut personnel du *Matin*. Le coup était d'autant plus sensible que M. Bunau-Varilla avait espéré le parer, en publiant, dans sa feuille, une série d'opinions de « républicains » favorables à l'immunité de la rente. Mais la Chambre n'a pas marché et, précisément sur cette question, a jeté M. Barthou cul par terre. C'est ce que M. Stéphane Lauzanne appelait, dans son titre « tomber sur une question nationale ».

Mais les titres de M. Lauzanne !... Depuis qu'il n'a pas craint, pour marquer la différence d'inclinaison des vols réalisés par Pégoud et Chevillard, d'écrire que le premier avait volé la tête en bas, et le second « une demi-tête en bas » (Sic !) il faut ne s'épater de rien.

Les Néophytes de l'Alliance

M. Du Mesnil, le talentueux directeur du *Rappel*, vient de jouer à M. Henry Bérenger le bon tour de rééditer un de ses anciens articles où il prenait furieusement la défense de M. Caillaux

et de l'impôt sur le revenu contre ses adversaires d'alors, auxquels il se joint aujourd'hui.

Quel recueil admirable de palinodies on pourrait faire avec un choix des éditoriaux de l'*Action* de « Combes à Briand » et de « Briand à Caillaux ». Quelle gerbe d'apostasies, de courtisannies et de chantages politiques on dresserait avec les violences contre Klotz et Millerand, au temps de Combes ; les attaques furibondes contre Sarto-Briand au temps de Clemenceau ; les couronnes tressées à Combes, à André, à Caillaux ; puis les flagorneries à ce même Briand, à ce même Millerand ; et les injures à ce même Caillaux, qui jadis sauva son journal de la faillite.

Cet homme était digne de représenter les nègres ; il a l'âme d'un stercoraire.

M. Paul Doumer, négociateur international

Le bruit a couru que le crédit français, établissement financier dirigé par M. Paul Doumer venait, après avoir traversé une crise périlleuse, de passer sous le contrôle, mais aussi sous la dépendance, de la Société Générale.

La conséquence de cet accord ne s'est pas fait attendre :

En finance, c'est donnant donnant.

On sait que M. Crozier, un des administrateurs de la Générale a depuis longtemps préparé un « rapprochement » financier entre la France et l'Autriche, auprès de laquelle il représentait naguère les intérêts français. On sent venir depuis quelque temps ce « rapprochement », qu'annoncent des amabilités inaccoutumées de l'ambassadeur d'Autriche à Paris, certaines campagnes de presse et certaines négociations, comme l'assainissement des chemins de fer lombards, en échange d'un emprunt de 150 millions.

Or voici le couronnement de l'œuvre. M. Paul Doumer est attendu à Vienne où il vient, en compagnie du comte Vitalis, traiter au nom d'un groupe financier international, la reprise des actions des chemins de fer orientaux, dont il est tant parlé en ce moment. La Société nouvelle serait constituée pour un tiers, par des capitaux autrichiens, 1/3 de capitaux serbes et 1/3 de capitaux français. Il est certain que ces trois tiers seront offerts au marché français...

M. Crozier propose, mais M. Doumer dispose...



Cg2



La question des emprunts

Comme M. Caillaux aurait eu la partie belle si, répondant à M. André Lefèvre, il avait dit simplement la vérité qu'il connaissait ! à savoir que son prédécesseur avait pris des engagements fermes pour l'émission en cours des bons du trésor ottoman et pour l'émission prochaine de l'emprunt

des chemins de fer russes et de l'emprunt serbe. Comme il eût triomphé en ajoutant que ceux-ci avaient été autorisés formellement par M. Pichon, qui les considérait comme liés aux directions de sa politique extérieure !

Et enfin comme il aurait cloué le bec au caméléon Lefèvre en rappelant qu'avec la complicité du précédent cabinet les alliés balkaniques ont pu prolonger une guerre fratricide, grâce aux envois d'or des banques françaises.

Où, cet or, que M. Lefèvre prétendait hypocritement réserver pour les besoins de la France, il savait fort bien qu'il était depuis des mois livré aux Bulgares et aux Serbes avec l'assentiment de l'ex-ministre des affaires étrangères !

M. Caillaux a voulu se donner le beau rôle en ne divulguant pas des secrets d'état qui sont le secret de Polichinelle ! Mais, avec des traîtres de l'espèce Millerand ou Lefèvre, y a-t-il des ménagements à garder ?

Au Maroc

Nous colonisons. Voilà qui est entendu. Mais il faudrait pourtant que, sous une forme ou sous une autre, nous vissions justifier les sacrifices d'hommes et d'argent que la conquête nous impose.

Or que se passe-t-il là-bas, en ce moment, au point de vue de la classe ouvrière ?

Des ouvriers sont partis pour le Maroc, confiants dans l'avenir. Aussitôt leurs engagements finis, ils n'ont plus trouvé d'embauche. La main-d'œuvre espagnole à bon marché les tue. Ils ne peuvent lutter. Ne devrait-on pas imposer aux adjudicataires de travaux publics l'obligation d'employer, au moins dans une certaine proportion, des ouvriers français ?

Va-t-on recommencer les erreurs commises en Tunisie ?

Il faudrait pourtant ne pas toujours travailler pour... le Roi d'Espagne.

Business

Tout le monde sait que le *Matin* dit tout — et même quelque chose de plus encore.

Or, le 4 décembre dernier, sous ce titre sensationnel : « Un péril national », le *Matin* publiait une diatribe furibonde de M. le professeur Letulle contre... le pain blanc !

De la lecture attentive du charabia de ce médecin — hérissé de termes scientifiques pour épater le bourgeois — nous avons tiré cette facile conclusion que le pauvre homme ignore le premier mot du sujet qu'il prétend traiter, et n'a pas, notamment, la moindre idée de ce qu'est la structure du grain de blé.

D'ailleurs, peu lui chaut. S'il proclame que « le pain blanc est un péril national » comme peu nourrissant, c'est parce que derrière cette affirmation se cachent certains intérêts. En effet, nous avons trouvé les raisons d'être de l'article du docteur Letulle dans le *Consommateur* de décembre 1913, où, à propos de ce même « péril national », nous relevons les lignes que voici :

— La farine de cylindre à 55 ou 60 pour cent donne assurément un pain très blanc, mais que l'on a tort de considérer comme un pain de riches, car c'est au contraire un aliment appauvri de ses plus importantes qualités nutritives, gustatives et digestives. Il suffit à quiconque de goûter comparativement le pain naturel *Schweitzer*, par exemple, et un quelconque pain blanc, pour en être immédiatement convaincu.

A la bonne heure, voilà qui est parlé. Pourquoi ne disiez-vous pas tout de suite, M. Letulle, qu'il s'agissait d'une réclame pour un pain complet ? Or,

Bousquet nous a appris, jadis, ce qu'on met dans le pain pour le « compléter » : toutes les balayures du fournil... Nous n'en voulons pas. Toutefois, prenons garde, car M. Letulle a l'audace de demander une loi pour nous obliger à ingurgiter tout ce que la boulangerie a intérêt à nous faire prendre pour du pain.

La candidature Dubail

Le général Dubail fut virtuellement ministre de la guerre pendant quarante-huit heures. Il avait l'appui de M. Caillaux. Aucun concurrent sérieux ne pouvait lui être opposé. Mais à la dernière minute M. Noulens exigea le portefeuille de la guerre en faisant valoir que M. Dubail était un adversaire résolu des trois ans.

Le général a goûté pendant deux jours les premières joies du pouvoir. Il a reçu des monceaux de lettres de félicitations et de recommandations. Lui-même en était écoeuré.

Comme compensation, donnera-t-on au général Dubail la place que le prochain départ du général Joffre va laisser vacante ?

Ce ne serait tout de même pas un si grand scandale de placer à la tête de l'état-major un républicain !

Le timide Violette

M. Violette est, comme son nom, doux et timide. Il n'a que des velléités ; il est incapable d'un acte.

Ancien secrétaire de M. Millerand, il a gardé pour lui une certaine amitié, adversaire de M. Briand, il ne peut s'empêcher de l'admirer. Dans le camp même où il s'est enrôlé, on n'est jamais sûr de son courage, et on l'a vu à Dreux hyperboliser la flatterie aux pieds du triomphateur !

De sorte que l'on n'a jamais su si son intervention de jeudi était destinée à souhaiter la bienvenue cordiale au ministère ou à préparer la rentrée attendue de M. Briand, ou à manifester son petit mécontentement privé.

Les deux hypothèses ont été produites et M. Violette est navré que sa vertu ait pu être soupçonnée. Petite violette, ne vous risquez plus désormais au grand jour, le rôle semble bien ne pas vous convenir.

M. Loisy s'en va

Par le canal des « Annales Coloniales », M. Xavier Loisy, inspecteur des colonies, chef de cabinet de M. J.-B. Morel, nous avait fait connaître qu'il quittait avec la direction des affaires du cabinet, la rue Oudinot sans esprit de retour.

Son Eminence nous avait annoncé, en outre, qu'avant d'entrer dans une importante maison de commerce marseillaise, à laquelle l'unissent d'étroits liens de famille, il allait consacrer sa remarquable activité aux divers problèmes que pose l'organisation d'expositions.

Et il avait eu soin d'ajouter que, sans nul doute, une cravate rouge récompenserait dans trois ans un aussi formidable effort.

Or voilà que Celui qui règne en maître absolu, sur son ministre lui-même, ne part plus. M. Lebrun, son ancien patron, étant redevenu le chef de toutes nos colonies, notre homme en profite pour se cramponner à ses fonctions et tâcher d'en tirer encore quelque chose — et puis n'a-t-il pas des dettes à payer, et voici venir la prochaine promotion rouge : quelle aubaine !

Quels sont donc les états de services de l'important (ô combien !) personnage qui nous occupe : François-Xavier Loisy est né le 27 avril 1874 (il a donc 39 ans) à Batange (Saône-et-Loire). En 1893-1895, il séjourne à Polytechnique, d'où il sort sous-lieutenant-élève d'artillerie de marine ; nous le trouvons capitaine en 1900, puis inspecteur adjoint des colonies en 1904. Il prend part à la mission d'inspection de Magza au Congo, en 1905, sous les ordres de M. Hoarau-Désruisseaux, inspecteur général, et il reçoit, à ce titre, la croix de chevalier de la Légion d'honneur (en paiement, dit-on, d'un silence prudemment gardé. Il est adjoint à diverses missions d'inspection où il brille surtout par la facilité avec laquelle il sait s'allouer des avantages accessoires qui ne prévoient pas les règlements, et la manière qu'il emploie pour





Cgl

desservir ses chefs, dans l'ombre. Il profite de son séjour en Indo-Chine, en qualité de chef de cabinet de l'inspecteur général Ricquié, aujourd'hui gouverneur général de Madagascar, pour se faire intéresser, pécuniairement, s'entend, dans des plantations de caoutchouc Hevea en Cochinchine, et pour faire confier à son frère d'importantes fonctions dans le service des travaux publics de notre possession d'Extrême-Orient.

Atteint d'une rage d'arrivisme qui n'a d'égale que sa suffisance, et d'une jalousie outrancière envers tous ceux-là qui lui portent ombrage par leur savoir ou leur juste renommée, François-Xavier Loisy sait mettre en pratique avant tout, la maxime : « Charité bien ordonnée commence par soi-même... » Récapitulons un peu ce qu'il s'est alloué ou fait allouer — comme on voudra ! — depuis son entrée en fonctions au cabinet du ministre des colonies.

1^o 12 avril 1913 — Chevalier du Mérite agricole (pour les plantations d'Hevea, sans doute !)

2^o 14 juillet 1913 — Il obtient la rosette d'officier de la Légion d'honneur, au titre militaire, en troquant au ministère de la guerre deux croix de chevalier revenant au personnel colonial ;

Il s'adjuge la médaille d'or de la mutualité.

3^o Il se fait nommer professeur de législation coloniale à l'école coloniale et il y lit un cours qui n'est que la copie mot pour mot de l'ouvrage de Girault, professeur à Poitiers, ce qui fait qu'il refuse de communiquer sa prose à ses élèves qui la lui demande. Coût 2.000 francs pour la princesse ;

4^o Plus récemment, il se fait promouvoir inspecteur de 1^{re} classe ;

4^o Après un trafic d'influence, il se fait nommer directeur général de l'Exposition coloniale de Marseille (1916) et durant trois années il touchera les émoluments annuels de 25.000 francs, auxquels s'ajouteront 10.000 francs d'indemnités ;

6^o Usant et abusant de sa situation, il vient de se faire désigner comme commissaire du ministère des colonies à l'Exposition de Lyon (1914) où il cumulera les fonctions de commissaire de Madagascar. Voyez indemnités !

N'en jetez plus !...

Si François Xavier Loisy n'avait décroché la timbale marseillaise, il aurait peut-être remplacé notre Poincaré national, car il avait manifesté déjà quelque ambition parlementaire, et diable, une fois 15.000, il aurait sans nul doute voulu être 1.200.000 !

Où s'arrêtera-t-il ?... nul ne le sait!...

N.-B. — Il fut franc-maçon, mais il démissionna de la Loge France et Colonies, la veille de son mariage!

Le torchon brûle

C'est un important général et il a une haute mission dans un pays étranger qui fut, il y a peu de temps, et délicat (et l'on sait jusqu'où alla cette délicatesse) avec ses voisins.

Depuis quelque temps cet infortuné officier supérieur serait en butte aux pires vexations de la part de ses collègues de l'armée étrangère qu'il a pour mission de... allons bon ! nous allons donner trop de détails.

Son poste n'est plus tenable, paraît-il, et il aurait fait présenter le ministère par un de ses officiers d'ordonnance pour être rappelé, ou plus simplement pour faire accepter sa démission.

Mais tout ceci n'est encore qu'officieux... cependant ça se chuchote et il ne faudrait pas nous étourdir outre-mesure de voir d'ici peu le général Eydoux — car c'est de lui qu'il est question — rentrer en France.

Emprunts et journaux

On sait que l'année n'a pas été précisément fructueuse pour la presse quotidienne, la publicité financière, source principale de ses revenus ayant chômé depuis la crise balkanique. Tous attendaient donc avec impatience que « l'écluse » aux emprunts fût ouverte, et c'est pourquoi l'emprunt français qui devait l'ouvrir était tant prôné par toute la presse.

Pour se faire la main, la plupart de nos grands directeurs avaient joué sur la Rente, escomptant les gros bénéfices de l'arbitrage



Cgl

sur l'emprunt prochain. La chute du Cabinet a déjoué les calculs et causé des pertes cruelles à certains. Leur déconvenue est devenue de la colère en apprenant le retrait de l'emprunt et la hausse de la Rente, contre toutes les prévisions.

Il fallait à tout prix qu'elle baissât.

De là cette campagne furibonde et le coup de l'amendement Lefèvre. Voilà tous les emprunts si attendus retardés, mais qu'importe si la Rente baisse, et si M. Caillaux est embarrassé !...

Pour une fois, la haine l'emporte sur l'intérêt; et cela est assez beau.

Signalons cet acte d'héroïsme.

Et que le prix Monthyon soit décerné à la Presse française !

La part de l'empereur (suite)

Il s'agissait de résoudre le problème suivant : la part de l'Empereur ayant été attribuée à Mlle Cerny par M. Guist'hau (voir le *Bonnet Rouge* du 22 novembre), comment la donner néanmoins à M. Carré qui justement la réclamait ?

Le problème paraît compliqué. En réalité, il est très simple, dit M. Barthou alors grand maître de l'Université et des Beaux-Arts. Un sociétaire se retirera, on lui trouvera une compensation. Les douzièmes devenus disponibles pourront être attribués au nouvel administrateur général de la Comédie. Ainsi tout le monde sera satisfait !...

Et voilà pourquoi M. Truffier vient de donner sa démission de sociétaire...

(Croquis de CARLEGLÉ.)



Cgl

On nous fait savoir que le citoyen André Lebey n'est pas l'auteur du compte-rendu de l'inauguration Benoit-Malon où il lui est distribué les éloges que nous avons rapportés. Dont acte. Nous aurons d'ailleurs l'occasion de montrer qu'en effet le citoyen Lebey est un modeste — exagérément modeste !

ON ENLÈVE M^{me} POINCARÉ



— Elle est italienne, je la rends à mon pays !

(Dessin de AUGLAY.)



ami lecteur si tu t'attardes
à ce minois
devant tant de grâce mignarde
Prends garde à toi ...

Car cet oeil doux et noir qui dardé
Un feu narquois
Est plus brûlant qu'un feu de bois
... qu'un feu de bois ...

(Dessin de NAM.)



aux écoutés.

Il s'agit pour Briand de neutraliser ses deux grands amis : cela sera dur, car Millerand est le grand favori de l'Élysée !
... Cependant, M. Doumergue prend confiance.

Par procuration



Le *Bonnet Rouge* a signalé récemment le mariage de M. Python, député du Puy-de-Dôme. Nous avons omis de dire que l'assistance fut brillante, tant à la mairie qu'à la sacristie.

Bien entendu — selon un usage qui s'est généralisé parmi nos honorables — le jeune et semillant député auvergnat n'avait pas manqué de demander à M. Deschanel, président de la Chambre, de lui servir de témoin.

L'aimable parlementaire s'empressa d'accéder à ce désir mais... au dernier moment une circonstance imprévue l'empêcha de se rendre à l'invitation reçue.

Si vous consultez les registres de l'état civil vous pourrez néanmoins lire aux signatures :

Pour M. Deschanel empêché : Madame Francisque Python...
Mme Francisque Python est la tante du marié.
M. Deschanel avait-il donné procuration ?

Pièce cérébrale

Dans un petit cercle d'intimes, triés sur le volet littéraire et mondain, on lisait, ce soir-là, l'œuvre nouvelle — remarquable d'ailleurs — de la dame du logis.

Il s'agissait — renseignaient les invitations — d'une pièce « cérébrale », au titre éminemment mythologique et toutes les « cérébralités » attendaient dans ce salon de la rive gauche avec la gravité de jurés.

M. Paul Fort secouait dans un coin sa tête lourde d'idées chevelues et sa faconde princière ; Mme l'ex-ministresse de Saint-Point bombait, sans modestie, les solides attributs qui, d'après sa propre expression, rappelaient seuls son sexe abhorré.

En somme beaucoup de messieurs très bien et de dames très mâles.

Il manquait à la fête un photographe qui fixât pour la postérité ce spectacle imposant.

Il en vint un, sur commande, d'un grand organe théâtral. L'excellent homme opéra, hâtivement, et se mit en devoir de remballer son attirail.

— Monsieur, vous allez rester pour écouter la pièce fit une dame à ses côtés.



Derniers échos de la crise

M. Augagneur n'est pas content.

Il a vu, avec douleur, choisir tant de nouveaux ministres alors qu'il restait dans le rang.

Quand il apprit que M. Maginot, dont on connaît la haute taille, lui-même entrainé dans la combinaison, il eut ce mot rageur :

— Celui-là, dans le ministère, sera le représentant des Hauts-Fourneaux !

Cruelle énigme

L'autre jour, avant que M. Doumergue n'eût été appelé, et tandis qu'on pouvait encore croire au succès de la combinaison Jean Dupuy, M. René Viviani déclarait, à la Chambre, à un de ses amis :

« ... Et puis, la politique me dégoûte. Elle me dégoûte d'autant plus qu'aujourd'hui, elle consiste simplement à passer sa langue dans le trou du... des grands hommes. »

Trois jours après, M. Viviani était ministre, et des journalistes, qui se souviennent du propos, se demandent sans chercher plus loin ni plus haut, si M. Viviani s'est réconcilié avec la politique, ou si M. Doumergue n'est pas un grand homme...



En carafe

Elle est navrante la mésaventure du sénateur de l'Ain, M. Bérard, qui ayant combattu avec acharnement le ministère Barthou espérait bien être un des héritiers de sa succession. On ne voyait que lui pendant la crise, pérorant et s'agitant dans les couloirs.

Fonctionnaires et conseillers généraux de son département avaient reçu des lettres annonçant sa très prochaine entrée en fonction. Certaines contenaient même de véritables instructions.

Notre homme avait été jusqu'à désigner les divers membres de son cabinet. Il amusait tout le monde par les projets qu'il faisait et sa faconde faisait la joie de quelque pince-sans-rire qui se réjouissaient par avance de sa déconvenue.

Et voici que son chef de file, Peytral, n'ayant pas été appelé, notre homme reste « en carafe ».

Il est allé se consoler avec les pompiers de son département dont il s'est déclaré lui-même le père.

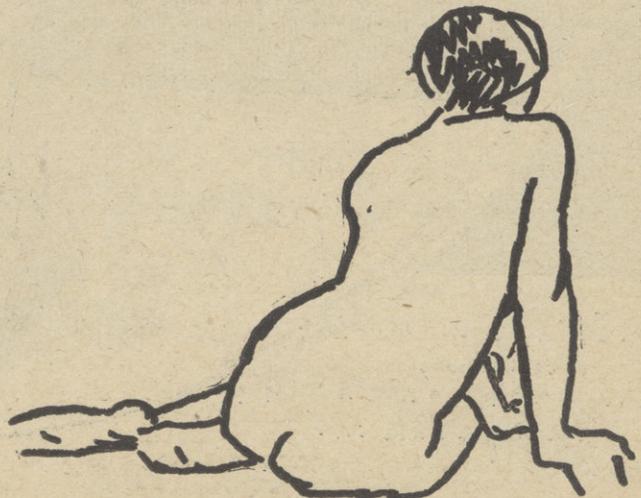
Le bruyant Alexandre fera-t-il recette chez ses électeurs ?

Trop d'héritiers

Les amis de M. Briand déclarent :

— Il n'a jamais voulu renverser le Cabinet le premier jour, mais lui donner un avertissement. L'opération se fera à la rentrée de janvier.

Oui, mais... la carrière des aspirants-présidents du Conseil de droite commence à être encombrée : Millerand a une furieuse envie du pouvoir, Barthou considère qu'il a trop bien réussi la première fois pour ne pas recommencer.



(Croquis de PICART LEDOUX.)

Le photographe était pressé. Il considéra son interlocutrice, puis sans réfléchir :

— Oh ! vous savez, moi, la pièce, répondit-il, je m'en fiche.

— Je comprends, reprit la dame, rougissant quelque peu. Moi non plus, cela ne m'intéresse pas beaucoup.

Et l'auteur, Mme Rachilde, passa, souriante.



Cette bonne police

Oyez, bonnes gens, cette histoire :

Le 11 décembre 1913, M. Berthelemy, 142, rue de Courcelles est abordé par un inspecteur qui lui montre un mandat de perquisition de M. Chêneboit et l'invite à le suivre au commissariat.

— M. Aschwanden, commissaire de la sûreté générale et quatre inspecteurs, accompagnent de là M. Berthelemy chez lui et s'offrent, durant cinq heures et demie, l'agrément de retourner toute sa maison et de fouiller tous ses meubles.

Rien de suspect. Ces messieurs se retirent sans l'ombre d'une excuse.

Or M. Chêneboit n'est plus juge d'instruction depuis le 15 octobre, il n'a donc pu délivrer un mandat daté du mois de décembre.

— Tout cela, c'est de la blague, n'est-ce pas ?

— Du tout. Et la preuve, c'est que M. Berthelemy a déposé contre M. Aschwanden et consorts, une plainte en abus d'autorité et violation de domicile.

— Alors M. Aschwanden et ses complices seront condamnés.

— Tu parles !...

Grande presse

C'est le directeur d'un grand, d'un très grand quotidien dont nous dirons seulement qu'il est taillé dans l'étoffe dont sont faits tous les directeurs de grands quotidiens (*Ab uno disce omnes...*) Un rédacteur lui donne un jour un coup de téléphone affolé.

— Monsieur X... Monsieur X... il se passe quelque chose d'effrayant... un grand scandale sur le point d'éclater.

— Ah !

— Votre frère y est mêlé. On parle de l'arrêter !

— Ah. (et après un silence) Dites-moi... Est-ce que nous avons sa photographie au journal ?



On revient toujours...

5, avenue Pozzo di Borgo, à Saint-Cloud. Un pavillon de somptueuse apparence. Neuf heures du matin : un volet s'entre-bâille et un homme apparaît, en bras de chemise, qui hèle à la cantonade la chambrière, pour réclamer... son chocolat. Mais, juste ciel !... Nous connaissons

ce profil. C'est lui, c'est Aristide. Aristide Briand, ancien président du Conseil qui, de connivence avec l'Elysée, rêve de le redevenir, avec Millerand pour ministre de la guerre, une fois donné au cabinet Doumergue le croc-en-jambe fatal...

Nous sommes ici chez Mlle Berthe Cerny, la toute charmante pensionnaire de la Comédie-Française.



Chef du gouvernement, au moment de la grève des cheminots, M. Briand, tous les jours, venait se délasser, auprès de son amie, des soucis du gouvernement. Mais, un beau soir, on ne vit plus l'automobile bleue de M. le président du Conseil. Un billet sec et tranchant, le lendemain matin, donnait à Mlle Cerny une plus complète connaissance des hommes. C'était la rupture. — « Bah, prononça avec une moue la jolie actrice, il reviendra. »

Et il est revenu...

Le règne du mouchard

Vous êtes le plus honnête homme de la terre. Nous ne vous faisons pas injure en le supposant, n'est-ce pas ? Mais vous avez dans votre entourage un monsieur qui ne vous aime pas.

Ce monsieur, la bonne volonté aidant, vous voit dérober un objet quelconque chez un non moins quelconque débitant. Il requiert un agent et lui signale, par exemple, que cette valise que vous portez, vous l'avez volée sans honte ni pudeur au magasin proche.

Par bonheur, il ne manque pas la moindre valise au dit magasin et vous êtes mis hors de cause non sans avoir perdu des clients, raté des affaires et essuyé toutes sortes d'ennuis.



— Vous attaquez votre calomniateur à votre tour. Et vous espérez qu'il sera condamné ?

Alors pourquoi M. Lignereux vient-il d'être acquitté par la 5^e Chambre correctionnelle ?



Quand ces bons pompiers...

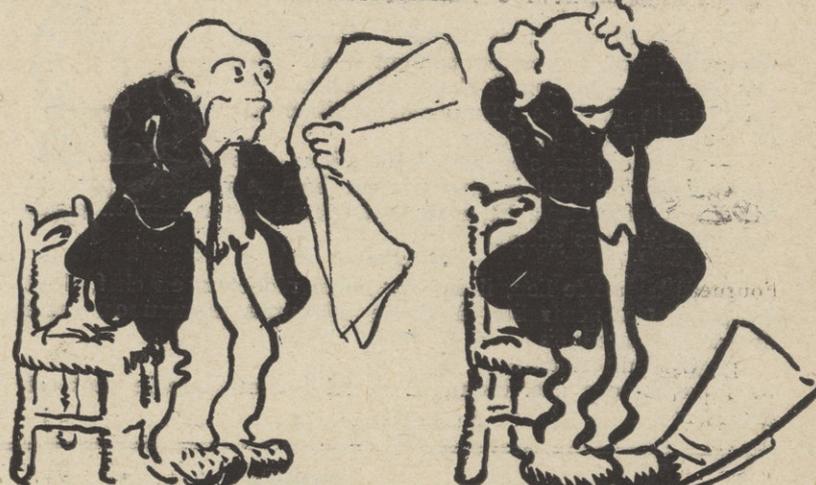
Il existe, dans les sapeurs-pompiers de Paris, un corps composé de moniteurs de gymnastique qui groupe l'élite du régiment. Ce corps est souvent appelé à manœuvrer devant les gros personnages étrangers : rois, ministres, ou délégations qui viennent à Paris.

Le 5 décembre dernier, on avait dit à ces braves gens : « vous travaillerez devant le roi d'Espagne et 300 mineurs du Nord ».

Quel ne fut pas leur stupéfaction, à 9 h. 30 du matin, de voir arriver une vingtaine de mineurs avec 4 ou 5 enfants conduits par 7 prêtres. La délégation des mineurs du Nord, c'était tout simplement le pèlerinage de Lens et de Roubaix !

Les pompiers de Paris se demandent si leur chef, le colonel Cordier, clercal forcené, ne les forcera à manœuvrer, un jour, devant la bannière du Sacré-Cœur de Jésus !

PESSIMISME



— C'est affreux !...

...L'impôt sur la rente !...



...L'impôt sur le revenu !...



...Des emprunts étrangers !...



...Plus d'enfants !...



...C'est la révolution !

(Dessin de LUCIEN ROUSSEAU.)



Choses vues

C'est là-bas, au faite des collines ensoleillées du plateau de Villejuif, tout près de la célèbre roseraie de l'Hay, ensevelie sous la verdure. Une maison de retraite, morne et silencieuse, dirigée par les religieuses de Saint-Vincent-de-Paul, abrite des centaines de créatures humaines, épaves lamentables du terrible combat pour la vie.

Deux fois par année, une auto somptueuse s'arrête à la porte de l'établissement : un monsieur et une dame, mis avec le dernier chic parisien, s'engagent sous la voûte et s'en vont visiter une parente pauvre, aveugle et infirme, leur belle-sœur et sœur, qu'une lignée illustre n'a pu préserver de la dureté des sorts contraires. Car le couple inscrit sur ses cartes de visite ces qualités augustes : « Arthur Meyer de Turenne »... Tout le passé historique de la France, et tout l'éclat actuel de nos bonnes lettres !

C'est un grand remue-ménage dans la maison quand l'auteur de *Ce que mes yeux ont vu* daigne s'intéresser de si près à la pauvre fille, environnée de ténèbres éternelles ! Le pas feutré des sœurs se fait plus rapide et plus empressé, un murmure se propage : on admire « comme bête », ainsi que dit Barkilphedro dans *l'Homme qui rit*.

Mauvaise humeur

M. Briand est en ce moment d'assez méchante humeur. Il n'est pas content — ah ! mais pas du tout — du *Bonnet Rouge* qui conta l'histoire de la part de l'Empereur attribué par M. Guist'hau à Mlle Cerny.

— C'est odieux, s'écriait-il l'autre jour dans les couloirs, de vouloir atteindre un homme politique par des histoires de femmes... Et, après tout, je ne suis pas marié... je suis bien libre de mes actes...



Dans un autre lieu, il eut sur notre rédacteur en chef, dont il espérait la neutralité à cause d'amitiés communes, cette apostrophe lapidaire :

— C'est un salaud !

Trouvez-vous pas, venant d'un tel homme, que le mot est délicieux ?...



ROGER MARX

Un artiste. Le plus probe et le plus généreux des artistes. Il avait su mêler ses rêves à la vie. « Officiel » il sut demeurer libre et tout ce qui naissait de son âme généreuse, était infiniment humain.

Pour lui, l'art n'existait qu'à la condition d'être sinon populaire, du moins réalisé dans l'amour du peuple.

Prédicateur de beauté, semeur de lumière, il lutta parmi nous, dans la foule, des années...

La mort implacable a pu l'emporter ; son œuvre subsiste, bien vivante, dans le cœur de ceux qui l'aimèrent.

Et nous n'aurions qu'un peu de mélancolie de cette disparition qui laisse après elle tant de lumière et de chaleur, si nous ne songions à ceux qui restent.

Que les siens, madame Roger-Marx, ses enfants, dignes héritiers d'un grand nom et d'une grande âme, et en particulier notre ami et collaborateur Claude Roger-Marx trouvent ici, l'hommage de notre souvenir, à jamais reconnaissant, pour le disparu, et de notre tristesse qui voudrait tant pouvoir apaiser un peu leur douleur.

SPORTEZ-VOUS BIEN ?

LA BOXE EN COULEURS

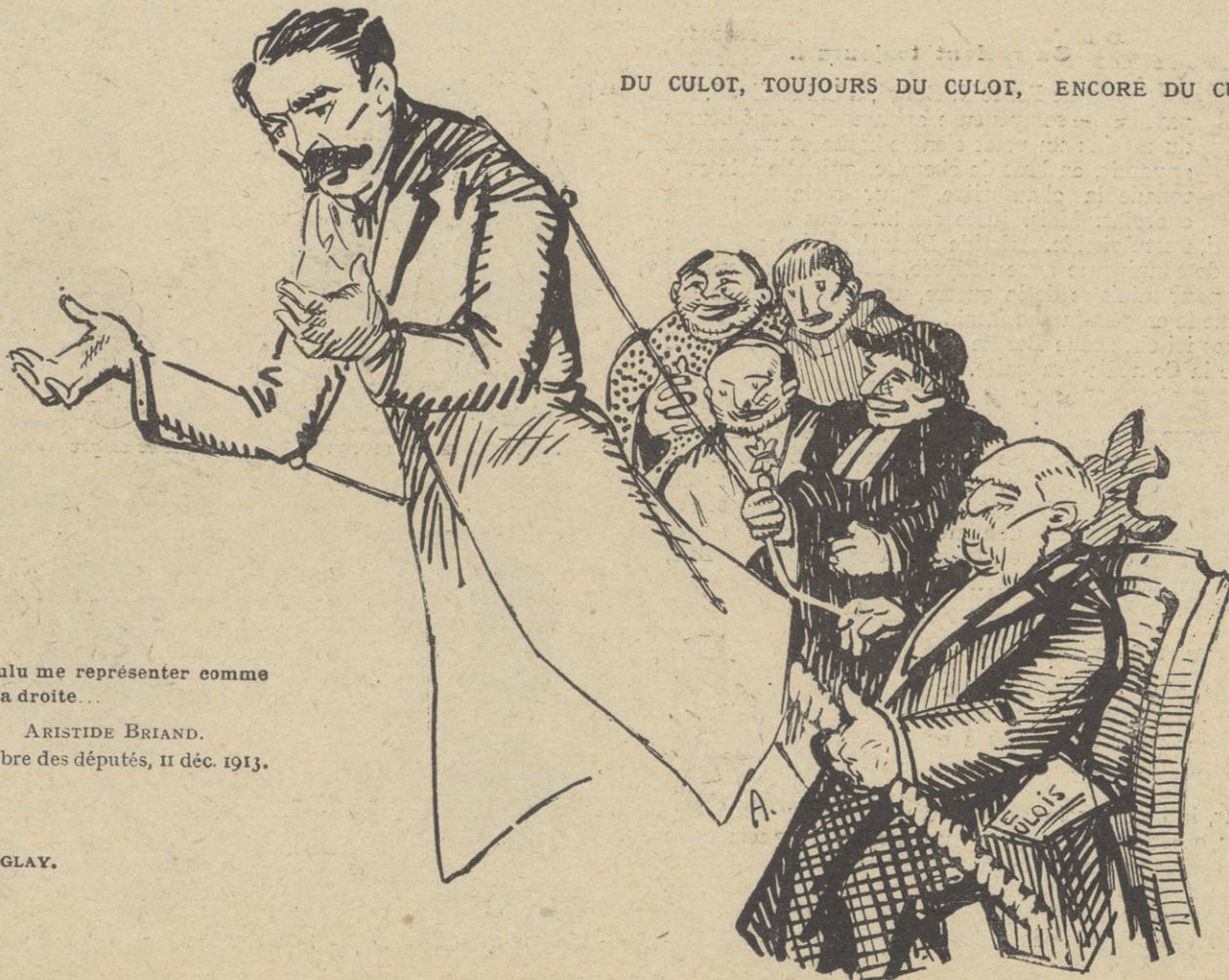
Ils s'occupaient très sérieusement d'organiser un grand combat de boxe à Paris. Après sage réflexion, ayant eu des idées noires, ils choisirent quatre beaux nègres : Jack, Joë, Sam et Jim.

Mais comme ils étaient deux — le Premierland et le Wonderland — à se disputer la faveur de présenter ce grand combat au public ils s'arrangèrent chacun de façon à ne pas être vert le jour de la rencontre.

Les procédés employés pour cela furent plus ou moins critiqués par chacun d'eux, si bien qu'à la fin ils se fâchèrent tout rouge, et furent obligés de donner carte blanche à l'un de nos confrères sportifs quotidiens — un jaune pour insérer leurs communiqués à raison de X... francs la ligne. Ce fut certes le mieux partagé dans l'affaire.

Les combats auront lieu de toute façon et le public toujours marron dans ces histoires, ignorant les dessous de ces rencontres pourra dire qu'il n'y a vu que du bleu.

DU CULOT, TOUJOURS DU CULOT, ENCORE DU CULOT !



— On a voulu me représenter comme l'homme de la droite...

ARISTIDE BRIAND.
Chambre des députés, 11 déc. 1913.

Dessin de AUGLAY.

L'ENTRECOTE ET LE GIGOT



L'ENTRECOTE.

Il faut être patient quand même
Pour entendre sans se fâcher
L'argomuche du louchébème
Par ce monde mal en boucher.

LE GIGOT.

Moi j'en gigote de colère,
Arrivant de mon pré salé.
Pourtant ce langage vulgaire
Finira par me dessaler...
Qu'elle est loin la ferme modèle
Où la brebis, sous sa toison,
Bêlé parmi toutes les belles
Quand le soir monte à l'horizon.
Pauvre agneau pur et sans attache
Je regardais les trains, glouton,
Près d'une bonne et vieille vache
Qui laissait pisser le mouton.

L'ENTRECOTE.

Et moi libre à travers l'espace
J'eus un succès bœuf. Cependant
Il faut que génisse se passe
Dit un poète décadent.
Un jour au panier à salade
Ils me prirent, ces abrutis :
Je dus, comme les camarades,
Numéroter mes abatis.

LE GIGOT.

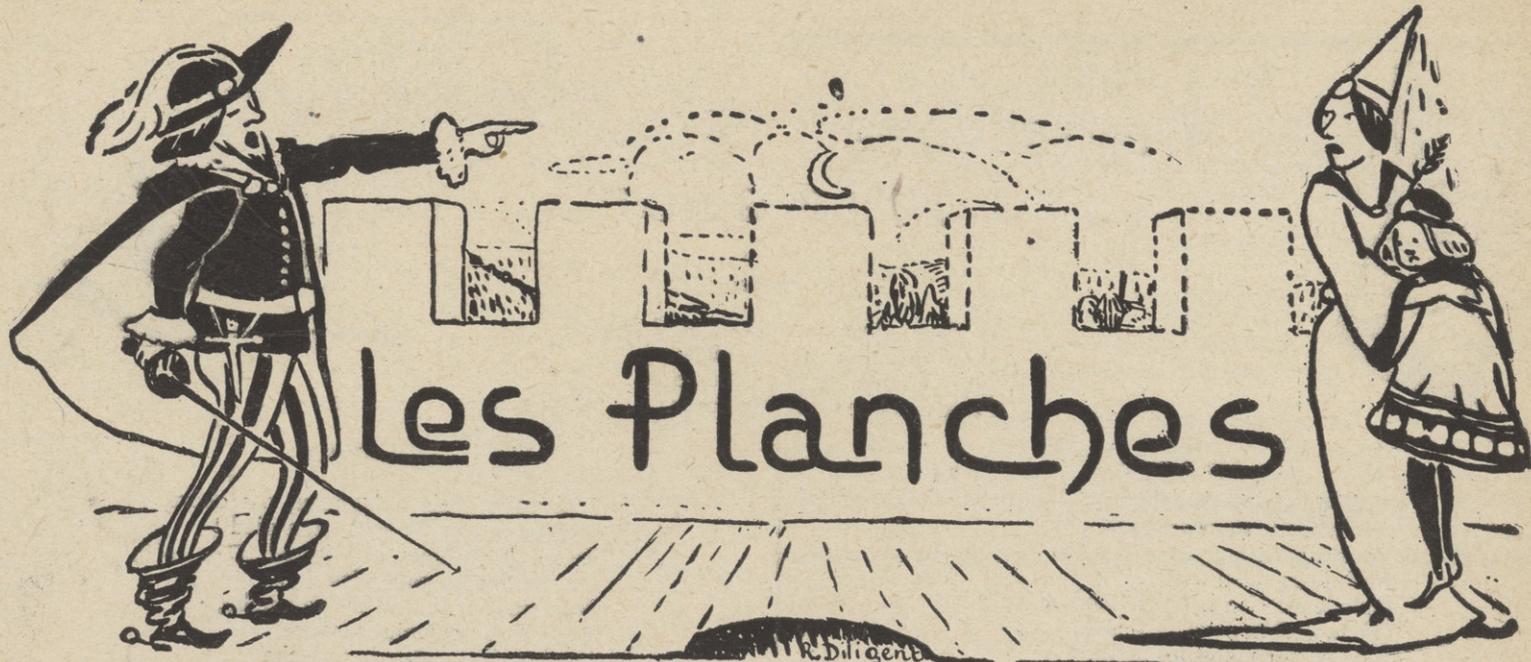
Moi qui n'étais qu'agneau, ma chère,
On coupa l'herbe sous mon pied !
Je servis de bouc, et misère !
On me dépeça sans pitié.
Mais un jour j'aurai ma revanche,
Et cela ne peut plus tarder
Car je suis du côté du manche !
Ah ! ce jour-là, ça va barder !

L'ENTRECOTE.

Révoltons-nous ! Foi d'entrecôtes !
Nos bourreaux seront frits, cassés !
A nous viendront les garde-côtes
Qu'on pourra faire cuire assez !...
Débout ! viande rouge idéale !
Nous ferons sortir de son lit
Le triomphe de la Sauciale
Quand grondera « veaux populi ».

BERTAL-MAUBON.





GABRIELE D'ANNUNZIO

D'aucuns prétendent que le génie ne se manifeste pleinement que dans une méditation solitaire.

Ceux-là mêmes qui osent cette affirmation ignorent la caractéristique d'un homme de génie... ou bien ne connaissent pas M. Gabriele d'Annunzio... ce qui est à peu près la même chose !

Le poète de Fiesole ne se plaît point dans la solitude. Il ne lui suffit pas de contempler la mer pour que ses pensées deviennent marécageuses... Pour être complet, il lui faut une mer avec beaucoup



de jeunes filles... autour... un Océan peuplé de sirènes dont il est l'Ulysse amant.

Car ce poète est un amoureux échevelé, mais déchevelu.

Son crâne reluisant est un miroir où les femmes aiment à regarder.

Il fit chanter la Duse... qui s'en trouva fort dépourvue.

Il fit danser Ida Rubinstein qui s'en trouva fort éperdue.

Un jour Mlle Berthe Bady reçut une fleur de « chèvrefeuille ».

Dans une enveloppe mauve et parfumée, elle lut ces mots sur le papier qui enveloppait la fleur :

« Je vous envoie un peu de moi-même : Gabriele ».

Elle comprit, attendit, lut un rôle, s'enthousiasma, le répéta et le joua... hé la... la !

Trouvera-t-elle sous l'aile protectrice de l'Ange Gabriele... la grisette des Batailles gagnées jadis... et aujourd'hui perdues !

LES CHACALS

C'est une grande pitié que de considérer la façon dont s'informe, en matière d'œuvres littéraires ou théâtrales, l'opinion publique.

Le snobisme, la crédulité, l'irréflexion la plus absolue président aux jugements des foules. Les « élites » ne manifestent pas plus d'indépendance que les moutons de feu Panurge !

Nous en avons eu un exemple typique avec le *Phalène* d'Henry Bataille.

Cette pièce connut des rigueurs excessives... et un peu comiques. Dans la fièvre et les papotages de la répétition générale, il avait été décidé que « l'immoralité, la morbidesse et la déliquescence » seraient les moindres griefs à invoquer contre elle.

Et dès le lendemain, ce fut un beau tumulte d'invectives, d'ironies faciles, voire d'insultes. Les coups de pieds de l'âne n'y manquèrent point. Tous les ratés injoués, et fielleux, les chacals de l'art dramatique joignirent leurs cris à cette rumeur. C'était la revanche des médiocres et des eunuques contre l'éclatante carrière d'un véritable artiste ! Enfin, on avait un poète à se mettre sous la dent !

J'ai eu la curiosité d'assister à une des dernières représentations du *Phalène*. Le public — bien que prévenu par la presse contre la pièce ! — manifestait l'intérêt le plus vif, le plus passionné.

En quoi, je vous prie, ce drame est-il plus malsain que la *Dame aux Camélias* ou que *Werther* ? Un poète n'a-t-il plus le droit de nous présenter les déchéances ou les erreurs des hommes ? N'ont-elles plus une vertu d'enseignement ?

Mais pourquoi discuter ? Dans la forêt de Bondy artistique les chacals rôdent. Il leur faut de temps en temps, une œuvre à dévorer. Derrière eux se presse la foule béate des moutons de Panurge.

Quand l'œuvre résiste à la dent des uns et au piétinement des autres, rassurez-vous : c'est que la chair en est solide !

DON JOSÉ.

ROUGES ESPOIRS

M. de Bargy espère la rosette...

Le marquis de Priola est seulement chevalier de la Légion d'honneur.

C'est à M. Millerand qu'il doit cette distinction.

Le comédien ne porte pas sa décoration, c'est un modeste.

Il craint d'offenser Mme Sarah Bernhardt qui n'a pas encore le droit de porter le ruban rouge autre part que dans les dentelles de ses chemises.

M. Lucien Guitry n'est pas encore décoré.

Un ami de « Samson » lui proposait l'autre jour de s'interposer auprès de M. Viviani pour le faire figurer sur la liste du 1^{er} janvier.

Et Guitry répondit en bombant le thorax — plus encore que de coutume : « Ne croyez-vous pas, cher ami — que je sois trop gros pour ce tout petit ruban ? »

ISADORA DUNCAN



N va la revoir. Ecartant le voile qu'elle étendit sur son visage en pleurs, Isadora revient esquiser des pas où la douleur mettra l'empreinte de son émouvante gravité. Elle a traversé le sombre passage où nos cris de rage refusent d'être apaisés, mais au sortir duquel nous portons en notre cœur brisé, plus de pitié et d'humain amour.

Mieux encore que jadis, maintenant qu'elle a et souffert et pleuré, elle a compris combien l'humble peine des hommes veut qu'on vienne vers elle l'apaiser. Elle enchantera à nouveau nos yeux, afin qu'ils emportent sous leurs paupières lasses, un peu de la clarté qu'elle dispense.

M. CARRÉ A DE LA POIGNE

Officieusement, M. Albert Carré dirige, dès à présent la Comédie-Française. Tous les jours, chargé de dossiers, M. Morière se rend chez lui et, là, M. Carré compulse les dossiers de la Maison et prend déjà des mesures directoriales. La direction officielle ne partira, dit-on, que du premier janvier prochain.

Voici que M. Albert Carré vient de remettre à leur place, dans leur emploi, des comédiens comme MM. Alexandre, Garay, Falconnier et Fenoux en leur distribuant dans une pièce qui sera montée prochainement au Théâtre-Français des rôles de confidents qui ont deux ou trois lignes de texte.

Ces mesures équitables, mais que ces messieurs jugent vexatoires, ont été accueillies de leur part par une hostilité à peine dissimulée. Mais M. Albert Carré est un directeur juste et ferme qui ira jusqu'au bout du programme d'épuration qu'il s'est tracé. On dit même que son but serait de prendre d'autres mesures plus dures encore contre certains sociétaires de la Maison qu'il trouve déplacés afin de les obliger à démissionner. Ceci, afin de mettre de côté quelques douzièmes qu'il pourrait distribuer sous couvert de « feux » à tous les comédiens jeunes ou vieux qui joueraient effectivement le soir ou en matinée. Nous ne voulons citer personne parmi ceux qui seraient prochainement frappés, mais nous savons des noms.

Vers le quinze janvier, on verra que nos tuyaux ont quelque exactitude.

Les mauvaises langues affirment encore que quelques jeunes pensionnaires seraient également « débarqués » à la même époque.

Mais le « clou » serait réservé à un sociétaire très éminent, qui a fait engager sa femme comme tragédienne dans la Maison. Cette aimable personne, absolument dénuée de talent, a joué, pendant la saison dernière, un seul rôle d'une dizaine de lignes. M. Albert Carré



(Croquis de VOGUET.)

trouve que les services qu'elle rend sont payés un peu cher et il paraît qu'il a l'intention de lui faire un sort à elle aussi. Mais son mari est un comédien influent, très connu, très appuyé. Sa femme assurément l'entraînerait avec elle dans la débâcle.

VIE ET MORT

DE LA VIVANTE IMAGE

Maintenant que Madame Sarah Bernhardt a fait oublier par l'éclat d'une très belle interprétation de *Jeanne Doré* — la pièce que J.-J. Renaud fit représenter place du Châtelet au commencement de la saison — ; il n'est pas sans intérêt de raconter comment *La Vivante Image* fut reçue au théâtre Sarah Bernhardt.

M. Maurice Bernhardt, fils de Sarah, présidait aux destinées du théâtre maternel durant la grande tournée mondiale de l'illustre tragédienne.

Maurice Bernhardt et J.-J. Renaud se connaissent et s'estiment depuis longtemps.

Un soir les réunit autour du tapis vert. Une partie s'engagea, terriblement coûteuse pour Maurice, — J.-J. Renaud lui avait gagné trente mille francs.

Très embarrassé pour faire face à ces engagements, Maurice Bernhardt ne savait à quel sein se vouer.

J.-J. Renaud, fort heureusement, est une fine lame et un auteur malin... « Qu'à cela ne tienne, dit-il au perdant, je vous tiens quitte de votre dette, si vous me jouez chez vous ».

J.-J. Renaud porta chez son ami Maurice le manuscrit de *La Vivante Image*. On sait le reste...

A peine née, cette vivante image mourut victime de ses interprètes et de son auteur.

Elle avait, elle aussi, perdu au « jeu »!



(Croquis de PICART LEDOUX.)

PAR CODICILLE

Mlle Lucy Arbell, qui dut les seuls succès de sa carrière de cantatrice à la protection de Massenet, et qui fut toujours imposée par le compositeur, a beaucoup perdu en la personne de son protecteur.

La *Cléopâtre* du maître va être montée à Monte-Carlo et le rôle principal a été distribué à Mlle Kousznetzoff.

Aussitôt Mlle Arbell invoque un soi-disant codicille du testament de Massenet qui la désignerait pour cette création !

Et elle remplit les journaux d'échos tendancieux qui la posent en victime !

En réalité, les librettistes de *Cléopâtre* et les héritiers de Massenet — à qui tous les directeurs ont fait comprendre qu'ils ne monteraient pas la pièce si on leur imposait Mlle Arbell — ont le droit et le devoir de défendre leur œuvre et même la partition du regretté musicien !

IL CAPRIFOLIO

Jamais on n'entendit autant de toux publiques ou pour mieux dire — jamais public ne toussa aussi bruyamment que durant la répétition générale de *Chèvrefeuille*.

Chacun sait que la toux dans une salle de spectacle est symptomatique d'un ennui évident.

Pauvre public, qu'a-t-il pris pour son rhume !

Et comme le drame soporifique de M. d'Annunzio prit dès le premier acte l'aspect d'un enterrement, on ne tarda pas à surnommer l'œuvre du génial poète italien :

« *L'Annunzio faite à la Mairie* ».

Mlle Roggers interprète dans la même comédie un rôle d'Hamlet féminin.

Un critique irrévérencieux l'appela aussitôt :

« *L'Hamlet à Rome*. »

Le Bonnet Rouge

15 Centimes

N° 5. — Samedi 20 Décembre 1913

UNE TEMPÊTE DANS LA MARE STAGNANTE



— A gauche! à gauche! ou nous sommes foutus!...

(Dessin de LUCIEN ROUSSEAU.)